

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1918)
Heft: 27

Artikel: Henri Vuilleumier : sa personnalité
Autor: Fornerod, Aloïs
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HENRI VUILLEUMIER

SA PERSONNALITÉ (1)

Dans une famille, si humble soit-elle, pour peu qu'y règne quelque esprit de corps, les anniversaires ne passent pas ignorés. La mère de famille ajoute le mets favori sur la table ; les frères, les sœurs, chacun à sa façon, témoignent de leur affection.

Notre Faculté de théologie, qui a le bonheur de jouir d'une véritable vie de famille, ne pouvait pas laisser passer la clôture du centième semestre de son doyen d'âge sans la souligner. Nous avons invité ses collègues, ses élèves anciens et nouveaux, ses amis, à l'entourer. La dureté des temps ne devait pas étouffer les besoins du cœur. Cinquante ans d'enseignement universitaire, il n'est pas donné à chacun de célébrer un si bel anniversaire !

Mon cher maître, nous sommes à la joie avec vous. Comme l'alpiniste, parvenu sur une plateforme de la cime qu'il gravit, se retourne pour contempler le chemin parcouru, en cette journée vous ne pouvez autrement que de vous tourner vers le passé et de l'envelopper d'un regard. Permettez-nous de communier avec vous, et de rechercher ce qui fait l'unité de votre carrière, de cette belle carrière qui remplit nos coeurs de reconnaissance et d'amour.

Le premier contact avec vous a eu lieu, pour la plupart de vos élèves, au gymnase, par le moyen cours dit « le petit hébreu ».

(1) Discours prononcé le mardi 9 juillet, dans la salle du Grand Conseil du canton de Vaud, au cours de la cérémonie universitaire organisée en l'honneur de M. Vuilleumier.

Vous nous apparaissiez avec votre spécialité : les études de l'Ancien Testament. Alors que nous étions enveloppés de culture classique, que nous ne vivions qu'avec les Grecs et les Latins, les Germains et les Français, nous étions mis en présence, avec vous, d'une autre mentalité ; c'est le monde sémitique qui s'ouvrait devant nous. Et, tout de suite, nous étions saisis par votre enseignement. Vous ne nous traitiez pas en petits gymnasiens, collégiens à peine dégrossis, mais en étudiants. Vous nous mettiez, par votre introduction, en face des problèmes soulevés par la linguistique, vous nous initiez déjà à la méthode universitaire.

Se consacrer à une discipline de son choix, pouvoir lui rester fidèle pendant le cours de toute son existence, car vous n'avez fait qu'un court stage dans le saint ministère, c'est là un privilège rare en notre pays où l'on ne devient professeur que si les circonstances sont favorables, où les nécessités de la vie contraignent souvent même les professeurs de l'Université à éparpiller leur activité. Vous êtes, vous, demeuré le professeur d'hébreu. Votre cadre familier est votre cabinet de travail ; il faut vous voir entouré de vos livres, de vos manuscrits, pour se faire une juste idée de votre personnalité.

Professeur dans l'âme, vous avez bien vite acquis une vraie maîtrise dans la méthode historique. Les premières pages que nous avons lues de vous, alors que nous étions encore gymna-sien, étaient des articles sur *La critique du Pentateuque dans sa phase actuelle*, articles parus dans votre *Revue de théologie et de philosophie*. Ils nous ont mis en présence d'un art consommé dans les recherches historiques. Avec quelle minutie vous rapprochiez les textes, vous releviez les moindres variantes, vous vous retrouviez au milieu de toutes ces sources élohistes, yahvistes, livre du pacte, code deutéronomiste, code sacerdotal ! Au sein de ce chaos, vous nous donnez le fil conducteur qui permettait à vos lecteurs de s'y retrouver. Quelles terres inconnues pour nous, qui n'avions encore aucune idée quelconque de critique biblique ! Et votre maîtrise dans la méthode historique, nous l'avons admirée au cours de toutes nos études. Permettez-nous un parallèle entre vous et Eugène Dandiran, votre collègue, tous deux associés pour toujours dans notre cœur. Eugène Dandiran avait l'âme d'un métaphysicien, c'était un

philosophe de l'histoire. D'un coup d'aile, d'une intuition, il nous élevait sur les cimes des principes. En quelques traits, il brossait les caractères généraux, les idées qui lui paraissaient être les causes de tout le développement d'un courant religieux, d'une époque historique, d'une Eglise. Mais ce philosophe métaphysicien ne restait jamais dans la sphère des spéculations pures, il faisait passer les théories à l'épreuve des faits historiques. Il fallait qu'une explication, pour être admise, pût affronter le contact des réalités. Rien ne lui paraissait aussi brutal qu'un fait, mais rien non plus aussi décisif. Aussi après nous avoir soulevés sur les hauteurs de la spéculation, nous ramenait-il sans cesse dans le monde des phénomènes qui, eux seuls, peuvent justifier ou condamner une idée, une théorie.

Vous, mon cher maître, vous avez l'âme d'un pur historien. Vous partez de la constatation des faits, vous observez les détails, vous rapprochez vos documents, vous les comparez, vous en marquez les divergences et les ressemblances, vous faites ressortir leurs caractères distinctifs. Au milieu du chaos des phénomènes historiques, l'ordre apparaît, les grandes lignes d'une source, d'une période, d'une personnalité se dessinent. Elles se présentent comme les conclusions d'une étude qui repose sur l'examen minutieux des faits. Comme vous vous complétez admirablement, Eugène Dandiran et vous ! Le peu de sens historique que nous avons, c'est à vous que nous le devons. Que de fois, en lisant des ouvrages de dogmatique, faisons-nous cette réflexion : l'auteur n'a pas la compréhension des situations historiques ; s'il avait été l'élève de Vuilleumier, il aurait écrit tout différemment !

Qui dit historien, dit chercheur. Et le chercheur progresse. Il n'est pas l'immobiliste qui s'imagine que le monde des représentations religieuses est uniforme et immuable. L'orientation de l'historien varie suivant les temps, parce que des documents nouveaux entrent en considération, parce que des courants philosophiques, économiques, psychologiques, sociaux surgissent, faisant voir les faits sous un jour différent. L'historien, qui recherche sans cesse la vérité, est obligé de tenir compte de tous les facteurs nouveaux qui interviennent. Il tend sans cesse vers une représentation historique qui corresponde le mieux à l'état des sources mises au jour par une documen-

tation des plus serrées. Que vous êtes loin, mon cher maître, de partager l'opinion de ce professeur d'histoire de l'Eglise, auquel ses amis intimes reprochaient de ne pas retoucher ses cours depuis des années, et qui répliquait naïvement : « L'histoire, une fois faite, ne change pas ! » Ce serait une étude vraiment intéressante que de rechercher les diverses phases de votre enseignement, depuis votre thèse sur le monothéisme des Hébreux, jusqu'à vos cours actuels. Nous nous souviendrons toujours de l'impression produite sur nous, alors que, jeune collègue, nous assistions pour la première fois aux examens, et que nous constatations la transformation profonde apportée à votre cours de théologie biblique de l'Ancien Testament, devenu une histoire d'Israël et de sa religion. Le changement de nom recouvrait une orientation nouvelle. Vous avez tiré les conséquences de vos conclusions littéraires exposées dans votre beau travail : *Des résultats actuels de la critique de l'Ancien Testament*. Et vous êtes arrivé à une conception plus psychologique, plus progressiste, plus humaine et partant plus profondément religieuse du développement d'Israël et de sa religion, que les représentations traditionnelles ne le permettaient.

Avec cette étude des phases de votre enseignement, nous referions l'histoire de votre discipline pendant un demi-siècle. Et nous constaterions que vous vous êtes toujours tenu au courant de toutes les œuvres nouvelles, vous appropriant ce que les diverses tendances possèdent de vérité, mais en vous gardant des hypothèses aventureuses, des spéculations historiques qui ne reposent pas directement sur une constatation documentaire.

Le sol solide des faits, attestés par des documents minutieusement analysés, est la base de tout vrai historien. On nous dit que rien n'est plus fluide qu'un fait soi-disant historique, que rien n'est plus subjectif que la critique historique, que rien n'est plus relatif que les certitudes de l'histoire ; que, dès lors, la foi religieuse, qui a besoin de certitudes absolues, ne saurait se contenter d'une théologie pratiquant la critique historique. Mais non, rien ne peut contre la constatation d'un fait, contre les preuves d'une documentation exacte et minutieuse. Les affirmations d'une foi ignorante et aveugle, comme les spéculations hasardeuses, viennent se briser contre le roc d'une documentation solide et bien établie. De là la valeur de vos

travaux, mon cher maître, vous qui maniez l'arme de la méthode historique avec une vraie maîtrise. Aussi, lorsque vous avez traité un sujet, que ce soit la première page de la Bible ou les premières étapes de la religion israélite, pour ne prendre que des œuvres de vulgarisation, vous donnez la sensation d'une mise au point.

Mais si la solidité de votre méthode historique vous caractérise, vos études se font remarquer par le souffle profondément religieux qui les pénètre. Vous avez beau arriver à des conclusions qui bouleversent les représentations religieuses ordinaires, avec quelle puissance vous évoquez et vous faites parler l'âme des prophètes et des psalmistes ! Avec vous, la sève religieuse des principaux courants de la piété israélite apparaît débordeant de ses cadres. Comme vous savez faire revivre, aux yeux de vos auditeurs, les hommes de Dieu de l'ancienne alliance !

Cette pénétration religieuse vient du fait que, chez vous, le savant est doublé d'un homme de foi. Vous êtes un enfant de notre Eglise, et vous y êtes resté constamment attaché.

Jamais les liens invisibles qui unissent l'homme à sa patrie terrestre n'ont paru si puissants qu'en nos temps troublés. Nous ne pouvons, que nous le voulions ou non, nous dénaturiser. Nous sommes les fils de notre sol, de notre histoire, de notre race ; notre patrie nous marque d'une empreinte indélébile.

Les racines de notre âme, qui nous unissent si profondément à notre milieu spirituel, sont aussi puissantes. Mon cher professeur, vous avez eu toujours conscience de vos attaches avec notre Sion vaudoise. Sorti de son milieu, fils de pasteur, élevé dans son sanctuaire, votre âme a constamment vibré avec l'âme de votre Eglise, avec ses traditions, avec sa vie. Aussi, vous qui ne craignez pas, par fidélité à la vérité, d'exposer des représentations de l'histoire d'Israël qui troublient les traditions reçues, dans le domaine ecclésiastique, vous avez été toujours animé d'un bon conservatisme qui n'excluait certes pas un esprit progressiste ouvert. Fidèle à l'inspiration multitudiniste des pasteurs qui, après la démission de 1845, étaient rentrés dans le corps pastoral de l'Eglise nationale, poussés par l'amour de leur troupeau, comme eux, vous avez toujours voulu une Eglise qui corresponde aux aspirations religieuses et morales du peuple vaudois ; aussi avez-vous soutenu ses traditions tant

qu'elles répondaient aux besoins religieux du moment. Et pourtant, votre conservatisme ecclésiastique a toujours été ouvert puisque, alors que les rapprochements n'étaient pas à la mode comme aujourd'hui, vous ne craigniez pas de collaborer, pour la direction de votre *Revue de théologie et de philosophie*, avec MM. Astié et Philippe Bridel.

Ce profond attachement de votre âme à la Sion vaudoise vous a poussé, tout naturellement, à appliquer votre talent d'historien à son histoire. Vous avez sondé ses origines avec la même méthode, avec le même talent que l'histoire d'Israël. Et de là toute cette face de votre activité qui fait de vous le profond connaisseur de notre histoire ecclésiastique. De la Réformation jusqu'à nos jours, comme vous connaissez les personnages qui ont joué un rôle, grand ou petit, dans l'Eglise ! Lorsque nous lisons votre *Pierre Viret*, ou lorsque vous nous entretenez des origines de notre Académie, il semble que vous venez de causer avec ces personnages, nous percevons comme le bruit de leurs pas, le son de leurs voix. Le passé de notre histoire religieuse, comme vous savez le faire revivre à nos yeux !

Mais vous ne vous êtes pas intéressé seulement en historien à votre Eglise, vous avez toujours suivi sa marche aux temps actuels avec intérêt, avec amour. Vous vous êtes toujours préoccupé de tout ce qui la passionne, l'agit.

Un moment même, votre amour de la vérité dans les recherches théologiques et votre attachement pour votre Eglise ont fait surgir un conflit de conscience qui a été une période des plus douloureuses pour vous. En 1872, poussé par un esprit de sincérité à l'égard de vos collègues, vous vous êtes joint à Eugène Dandiran pour faire au Synode une déclaration indiquant l'orientation que vous imprimiez à votre théologie. On parlait alors de « théologie du juste milieu ». Le Synode s'est borné à prendre note de votre rapport, et il a témoigné de son entière confiance en votre esprit de foi et de piété chrétienne ; mais le parti des opposants n'était pas à dédaigner, et à sa tête figurait votre vénérable père que vous respectiez et aimiez, Samson Vuilleumier, pasteur et professeur. Vous avez souffert de ce douloureux conflit. On nous dit que c'est l'orgueil et le plaisir de scandaliser qui poussent à lancer des idées avancées ; comme le public connaît mal l'âme d'un

théologien fidèle, placé entre le devoir de sincérité et de vérité et la souffrance de froisser ceux qu'on aime et qu'on respecte le plus !

Et non seulement, pour rester fidèle à votre Eglise et à la vérité, vous n'avez pas craint de traverser des temps difficiles, mais vous avez fait partie, pendant longtemps, du Synode, de la Commission de consécration, de la Commission synodale. Vous vous occupez activement de l'œuvre si intéressante des Bibles de mariage. Et là, au milieu de toutes ces Commissions et Conseils, vous avez toujours fait entendre la parole de la pondération, de la mesure, de la piété éclairée par les siècles de l'histoire. En parlant de Jacques, de Céphas et de Jean, Paul déclarait qu'ils étaient regardés comme des colonnes de l'Eglise de Jérusalem. Vous êtes, mon cher maître, une colonne de notre Sion vaudoise.

Lorsque nous regardons autour de nous, dans les cantons voisins et en France, nous sommes frappés de voir comme la situation des Eglises est différente de celle de notre canton. Partout les traces de partis théologiques, dénotant des luttes ardues, se laissent encore percevoir. Il y a des oppositions irréductibles, des cadres de partis qui dominent encore et qui entravent la cohésion, la concentration des forces protestantes. Dans le canton de Vaud, au sein de notre Eglise, nous constatons des courants différents, des nuances théologiques variées ; c'est un bien. La vie n'est pas l'uniformité, mais la formation de partis irréductibles ayant chacun leur schibboleth, séparés par un fossé infranchissable, est toujours pernicieuse. Cette situation privilégiée du canton de Vaud, à qui la devons-nous ? Sans doute, le Vaudois est moins batailleur, moins combatif que le Genevois et le Neuchâtelois. Le Vaudois a l'âme plus contemplative, il aime les teintes douces. Nous ne nions pas ce facteur important, mais si modéré que soit le Vaudois, il sait bien se passionner à ses heures, et notre canton a connu les schismes religieux, les divisions ecclésiastiques profondes. Les dissidents de 1830 ne sont-ils pas là pour nous dire que le Réveil du commencement du XIX^e siècle avait singulièrement excité les esprits ? La crise de 1845 ne fait-elle pas encore sentir ses effets ? Pourquoi, par contre, le mouvement du libéralisme de 1870 qui a suscité des partis violents à Genève, à

Neuchâtel, n'a-t-il eu que de légères répercussions dans notre canton ? Une des principales causes est dans l'influence exercée au milieu de nous par des personnalités comme celles d'Eugène Dandiran et Henri Vuilleumier. Mon cher maître, vous avez su unir les droits de la piété et les droits de la science. Vous avez su inspirer confiance. Ceux même qui ne pouvaient partager toutes vos opinions théologiques sentaient qu'avec vous la foi n'était pas en péril. Les temps ont marché, les idées se sont élargies. Que de semences ont germé ! Si le corps pastoral vaudois présente, à l'heure actuelle, une unité de foi, d'amour et d'espérance au milieu de la variété des opinions théologiques, c'est à vous, en grande partie, que nous le devons.

Aussi, en cette belle journée, au nom de la Faculté de théologie et de l'Eglise nationale vaudoise que nous représentons, venons-nous déposer à vos pieds l'hommage de notre patrie vaudoise reconnaissante. Le poids des ans vous paraît léger, vous êtes toujours jeune puisque vous êtes plus ardent au travail, plus infatigable que jamais. Que Dieu vous bénisse et vous conserve longtemps encore au milieu de nous !

A. FORNEROD.
